Galland, P.
230
Paris
Africa West-
Cameroons

Récits Missionnaires illustrés
N° 23

AU CAMÉROUN

Lumières dans la Nuit

SIMPLES RÉCITS

PAR
P. GALLAND
Missionnaire

Chef d'une tribu de la forêt

PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIV^e^)
—
1927

Prix : 2 fr. 50

Lumières dans la Nuit

Récits Missionnaires illustrés
N° 23

AU CAMÉROUN

Lumières dans la Nuit

SIMPLES RÉCITS

PAR

P. GALLAND
Missionnaire

PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, Boulevard Arago (XIV^e^)

1927

AVANT-PROPOS

Au cours d'un voyage au Caméroun, dans l'intérieur du pays, j'arrivai un soir chez le grand chef de Bangulap pendant la célébration des danses royales. C'était dans la montagne, le sentier suivait une crête et tout d'abord j'aperçus en contre-bas une grande cour d'où s'élevaient une poussière dorée par le soleil, un bruit de tamtams et des cris de guerre. Débouchant à cheval sur la place entourée d'une foule d'hommes et de femmes en grande partie nus, je vis alors cent cinquante à deux cents danseurs masqués et affublés de costumes extraordinaires et fastueux, tous ayant une peau de léopard suspendue dans le dos.

Une dizaine s'élancèrent au-devant de mon cheval pour lui faire peur par leur danse frénétique, mais je passai outre ; au milieu de la cour était une hutte construite en nattes et en palmes contenant les tambours royaux invisibles à tous et roulant sans arrêt

leurs notes saccadées, les serviteurs du chef veillaient tout autour en cagoules rouges d'étoffes grossières, poussant des rugissements de bêtes dès qu'on s'approchait d'eux. On me désigna bientôt, assis sur un tabouret de bois sculpté en forme de léopard, le roi, c'est-à-dire le grand chef de la tribu, potentat aux pouvoirs illimités. Des bourrelets de graisse alourdissaient son torse nu, une ample étoffe rose passait entre ses jambes charnues, retenue par une ceinture de cuir à la taille et sa tête déjà grisonnante était auréolée d'une immense coiffure faite de plumes noires et rouges, il avait entre les mains un cor d'ivoire. Il me fit apporter un siège, et, pendant une demi-heure, j'assistai à des danses frénétiques, toutes faites pour inspirer la terreur de la puissance du chef et de ses guerriers : c'était une exaltation de la force physique dans ce qu'elle a de plus brutal, un simulacre du meurtre et de la haine, et en même temps la perpétuation d'un rite sacré et sauvage. Aussi lorsqu'un des groupes dans sa danse furieuse s'approchait de la foule, il s'y produisait un remous tumultueux et les femmes s'enfuyaient poussant des cris terrifiés ; cela avait quelque chose de fantastique et de satanique.

Lorsque le soleil disparut, le roi sonna du cor, ses grands applaudissant à chaque note, puis il se leva

et tous le suivirent pour aller s'enivrer dans sa cour pendant que retombait la poussière rougie par les derniers rayons du soleil.

Bientôt je fus entouré par la bande des écoliers de notre annexe dans ce village qui me conduisirent à la grande case nouvellement construite pour servir de temple, et là, dans le calme du soir, ils se mirent à chanter en partie le chœur si beau :

« Oh ! poussière de la terre,
Oh ! souffrante humanité,
Vers l'homme perdu, le Père,
Par amour, s'est abaissé.
Bénissons Dieu ! Bénissons Dieu !
Bénissons Dieu avec son peuple en tous lieux ! »

Le chant montait droit vers le ciel où s'allumaient les premières étoiles et un grand calme semblait envahir toute la nature à l'ouïe de cet hymne de louange. Et les larmes me sont montées aux yeux. Quel contraste ! Tout à l'heure c'était la religion de la peur et de la haine et maintenant voici celle de la paix et de l'amour qui renversera la première.

Oui, vers l'homme perdu, Dieu son Père, par amour, s'est abaissé en donnant son fils : la lumière a

paru apportant l'espérance et dissipant les terreurs de la nuit. Les simples récits qui vont suivre montreront quelques-unes des victoires de l'Evangile : les ténèbres païennes sont épaisses mais, sous ces peaux noires du Caméroun, palpitent des cœurs humains s'épanouissant au contact des réalités divines.

I

MBO-NU

A tâtons dans la nuit noire

« Les *éwoussou* anéantiront notre tribu », disent en secouant la tête les hommes des Kinding entourant le feu dans la cour du chef Njabi. En dehors du groupe éclairé par le rougeoiement des flammes, c'est le cercle noir de la nuit, nuit pleine de mystère et d'effroi. La forêt fantastique semble tout en mouvement, des branches craquent tandis que là-haut hulule sinistrement un hibou. Un léger sifflement ailé a traversé la cour, très net au milieu du crissement des sauterelles et des mille bruits de la brousse nocturne : « C'est un *éwoussou* qui a passé, il faut le chasser ! » Aussitôt les hommes se lèvent, gesticulant et poussant des cris gutturaux ; ils font le tour des cours du chef entourées de hautes palissades et pendant des heures les clameurs les plus étranges seront poussées par les gosiers éraillés pour conjurer le mauvais sort.

L'éwoussou est une puissance magique que possèdent certains sorciers ; ceux-ci ont dans l'abdomen un

double de leur personne qui peut sortir pendant la nuit pour aller attaquer leurs ennemis et manger leur chair intérieurement, sans toucher à la peau, de sorte qu'on peut avoir été mangé par un éwoussou sans

Danse païenne

s'en rendre compte soi-même ; seulement s'il revient et mange le cœur, c'est la mort. Ainsi s'expliquent l'amaigrissement de certains malades et les décès sans causes bien déterminées si nombreux ces derniers temps dans le village.

Et encore, s'il n'y avait que les éwoussous ! mais d'autres sorciers possédant des léopards, des gorilles ou des sangliers agissent à leur volonté ; d'autres envoient des charançons dans les semences et les escargots dans les champs de haricots des femmes.

« Les sorciers feront mourir notre tribu ! » répètent tristement les vieillards. Il y a bien des fétiches, des médecines, pour se protéger, mais ceux que possède la tribu ne réussissent pas à lui donner le bonheur. Le crâne de l'ancêtre lui-même, enterré dans une marmite, sous le lit du chef et auquel on fait de nombreuses libations de vin de palme, n'empêche plus la mort de frapper le village de ses coups répétés.

Mais une nouvelle se répand comme une traînée de poudre. « Elle va venir ! Elle apporte des médecines puissantes et fait disparaître les enchantements néfastes des sorciers. Elle a déjà été chez Mombwé et chez Njakwa ; demain elle sera là ! C'est une chose toute nouvelle qui apportera la tranquillité dans le pays. »

Ainsi vivant dans une atmosphère continuelle d'insécurité et de peur, le païen est à l'affût de tout ce qui pourrait lui apporter la vie ; constamment de nouvelles croyances surgissent, de nouveaux espoirs renaissent. Le paganisme n'est pas immobile, il est en mouvement continuel à la recherche d'un salut.

Elle, c'est Mbo-Nu, la Créatrice, elle vient des plateaux des Bamiléké où étaient autrefois les pères des

Kinding. Elle prétend avoir créé le ciel, la terre et toutes les choses qui y sont contenues, même les blancs, ajoute-t-elle pour affirmer son autorité divine.

Elle a, raconte-t-on, le pouvoir de se déplacer sans être visible, de déjouer les maléfices et de conjurer toutes les causes de malheur ; des milliers et des milliers de gens ont été la trouver faisant 3, 4, 5 jours de marche le long des sentiers de la forêt ; des villages entiers sont venus, hommes, femmes, vieillards, enfants et partout elle a apporté le bonheur, car les sorciers étant démasqués ne peuvent plus continuer leurs crimes secrets ; donc, plus de maladies, plus d'avortements, plus de morts, plus de bêtes sauvages attaquant les femmes et les enfants ou dévastant les plantations. Voici ce qui se dit avec grande animation tandis que les bûches du foyer remuées lancent vers le ciel scintillant de quelques étoiles, leurs étincelles d'or.

Quelques jours après Mbo-Nu arrivait, forte femme vêtue d'une longue robe noire maculée et déchirée, coiffée d'une vieille casquette allemande à vaste visière. Elle réclame un fusil, car à son réveil elle doit en tirer un coup et c'est alors seulement qu'on pourra venir la voir ; il lui faut aussi une grande marmite pour préparer ses médecines : demain les femmes défileront devant elle, après-demain les hommes et chacun devra avouer les maléfices dont il est coupable. Le jour suivant, les cérémonies commencent : chacun doit venir faire sa confession, mais auparavant il doit payer une certaine somme, puis, après

avoir rempli sa bouche d'un liquide malpropre, le cracher dans la marmite dont Mbo-Nu fait lentement neuf fois le tour. Ceux qui ne veulent rien dire, reçoivent des coups de bâton jusqu'à ce que leur langue se délie ; à chaque faute avouée, les anciens du village soufflent dans des sifflets en agitant de petits chasse-mouches d'herbe. Puis, lorsque la confession est terminée, ceux qui y ont pris part sont passés à la peinture rouge obtenue en broyant du bois corail râpé et de l'huile de palme. Et c'est le règne de la confiance, c'est la joie brillant dans les yeux sous les masques vermillons. Hélas ! le temps de l'âge d'or ne sera pas de longue durée ; la maladie réapparaîtra bien vite et la mort aussi.

Voici d'ailleurs à la nuit noire, lorsque chacun dort en paix dans sa case, des messagers de l'administration qui viennent frapper à la porte du chef. On s'est inquiété, à juste titre, de l'émotion suscitée dans toute la région par cette femme et de ses extorsions et on l'a envoyé chercher pour la mettre en prison. Mais Njabi n'est pas inquiet, il sait très bien qu'avertie par sa vertu divinatrice la femme disparaîtra dans la nuit, et, narquois, il vient le lendemain matin assister à l'étonnement des envoyés de l'administration qui trouveront la case vide. On frappe, une voix rugit de l'intérieur : « Qui est-ce qui ose me déranger ! Le coup de fusil n'est pas tiré. Malheur à l'imprudent ! — Sors ! c'est la police ! Que fais-tu ici ? As-tu un laisser-passer t'autorisant à venir dans la région ? » Un homme sort furtivement de la case et s'approchant

d'un indigène instruit venant de la côte, le tire par sa manche : « Fais-lui un papier, les messagers ne sachant pas lire la laisseront aller, il y aura 600 fr. pour toi. — Est-ce toi, répond l'interlocuteur, qui me donneras le cachet que les blancs mettent sur les laisser-passer ? »

Mais les messagers ont fait sortir la femme et le

Chef d'une tribu de la forêt

chef, pris de frayeur, donne des ordres : « Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! dit-il à ses gens, car dans sa fureur, elle va tous nous anéantir ! » Et lui-même se cache derrière une case, mais, contrairement à ses prévisions, rien ne se produit et les voix s'éloignent. Njabi n'y comprend rien. « Que se passe-t-il ? Pourquoi se laisse-t-elle emmener ? » Une pensée le rassure : « Probablement c'est au passage à gué de la

rivière qu'elle va disparaître », et inquiet et curieux il suit à distance. La petite troupe descend le sentier d'argile rouge et s'engage dans les eaux claires du torrent, puis remonte la rive opposée... Rien, pas la moindre manifestation de puissance.

Alors, revenant en arrière, tout déçu, il pousse ce cri découragé : « Oh ! avec nos croyances à nous, les noirs, on est toujours trompé. »

Et les ténèbres se referment plus profondes après ces quelques lueurs d'espoir.

II

GEORGES OMAN

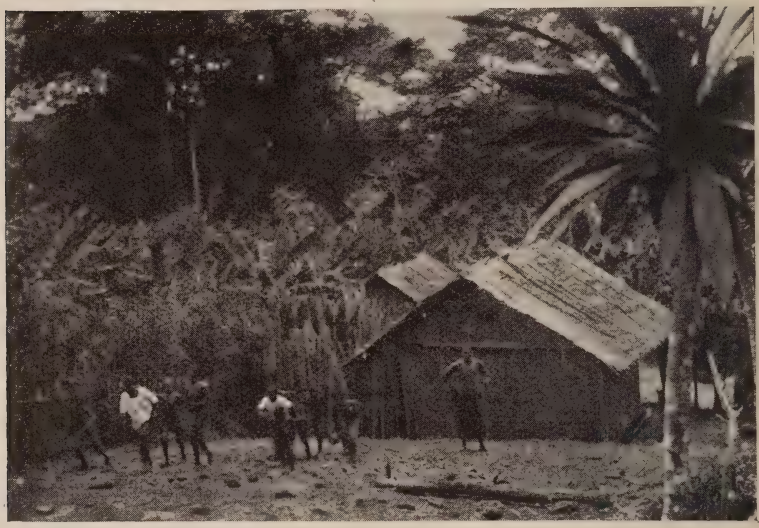
La lumière commence à luire

Non loin des Kinding se trouve dans un chaos de montagnes abruptes couvertes d'immenses forêts, le pays des Batongtou. Les tribus qui l'habitent sont encore très sauvages et les chefs tout-puissants : « Quand le chef, dit-on, lève le doigt, tout le monde lève le doigt. »

Ces potentats demandèrent au missionnaire en voyage dans leur région de leur envoyer des catéchistes, non pour connaître la vérité, mais pour avoir à côté d'eux quelqu'un pouvant lire les messages venant de l'administration et instruire leurs enfants (la lecture et l'écriture étant, en effet, un moyen précieux, quasi-magique, de se mettre en rapport avec le blanc). C'était une occasion de pénétrer dans le pays qu'il ne fallait pas laisser échapper ; aussi quelques catéchistes indigènes sérieux, pleins de courage et de foi furent-ils placés dans ces villages du Batongtou, ils

prêchaient l'Evangile, essayaient de donner des conseils au chef, de grouper quelques catéchumènes et d'instruire les enfants.

D'une façon générale le catéchiste est bien reçu au début, mais au bout de quelques mois, les choses se



Le Village de Bakwa. Le chef dans sa cour

gâtent, car au lieu d'être le serviteur docile du chef disant à tout *oui* et *amen,* il se met à lui parler des exigences de l'Evangile et le conflit se dessine entre cet Evangile et les vieilles coutumes païennes : « Tu ne tueras point ! » cette parole sonne étrangement à l'oreille du chef qui, loin de l'administrateur, commet

des crimes atroces. La défense des traditions ancestrales s'organise et c'est la persécution aux formes variées qui s'ensuit : ici, le chef enlève tous les garçons de l'école, bannit les catéchumènes ; là, il s'arrange pour faire porter un faux témoignage contre le catéchiste et le faire emprisonner ; ou bien il interdit de lui vendre toute nourriture, ou fait frapper brutalement ceux qui refusent de se plier aux coutumes païennes.

Dans le village de Bakwa, perché sur un éperon montagneux dans une vraie retraite de guerre, voici un de ces messagers de l'Evangile, Georges Oman, homme trapu au large sourire. Il a travaillé deux ans sans avoir de résultat ; cependant il avait montré son amour en soignant ces horribles ulcères si fréquents dans ces régions ; on se moquait de lui : « Comment ! tu veux guérir ces plaies ? ne sais-tu pas que ceux qui en sont atteints les ont contractées pour avoir voulu jeter des mauvais sorts aux autres. » Il ne s'était laissé rebuter ni par les critiques ni par l'odeur nauséabonde des plaies, et quelques femmes s'étaient rapprochées de lui.

Un jour, il entend des cris de détresse partant de la cour du chef ; il accourt. Une jeune femme, une des sept courageuses qui osent venir au catéchisme, a déjà le bras droit replié derrière la tête et attaché à un long bâton qui, passant le long de l'avant-bras, traîne jusqu'à terre. C'est le signe auquel on reconnaît les condamnés à mort ; quel est son crime ? — Elle ne veut pas participer à la cérémonie païenne de l'orda-

lie (1). Aux yeux du chef, c'est une preuve indéniable qu'elle est sorcière. (Georges Oman avait déjà vu, quelques mois auparavant, un homme attaché de la même façon et atrocement torturé : on lui introduisait dans la bouche un coutelas chauffé au rouge ; le supplice, interrompu par son intervention, avait repris pendant la nuit et s'était terminé par la mort du malheureux).

« Au secours ! je suis perdue ! » criait la jeune femme. Georges s'assied et dit, très calme :

« Je viens voir ce que vous voulez faire. » La mère du chef, furieuse, vient l'insulter, lui cracher au visage, l'accusant de porter atteinte à l'autorité de son fils ; mais il ne répond pas. Le frère de la jeune fille, encouragé par l'attitude ferme du catéchiste, se lève d'un bond et disparaît en criant : « Je vais tout raconter à l'Administrateur. »

Ce mot est toute une révolution en germe : un jeune homme qui ose parler contre le chef ! ! ! Oui, révolution, crise forcée par laquelle doit passer toute tribu entrant en contact avec l'Evangile : les obligations extérieures et les contraintes de la société païenne tombent, et alors doit s'y substituer l'obligation intérieure provenant de la nouvelle naissance, et peu à peu, la société chrétienne s'organise et la crise sociale se résout.

Un moment après le départ du jeune homme, deux anciens élèves de la petite école de Georges viennent

(1) Absorption du poison d'épreuve.

le trouver un poignard à la main. — « Tu vois cette arme ? Le chef nous a dit de poursuivre et de frapper celui qui vient de partir ; que devons-nous faire ? — Vous savez le commandement : « Tu ne tueras point. » Ils ont compris et partent sans se presser derrière le fuyard qui prend de l'avance et va se réfugier chez des parents dans une tribu éloignée. La jeune fille est sauvée car de peur d'une enquête le chef n'ose plus rien faire.

« Ah ! disaient ensuite des hommes du village à Georges, ne nous quitte pas car, si quelque mal nous arrive, tu te jettes sur notre corps pour t'interposer. »

Naturellement l'indisposition du chef à son égard augmenta et la persécution sournoise semblait devoir empêcher tout travail de se faire. La femme de Georges tomba malade et le chef se réjouissait car « il lui avait jeté un sort, elle devait mourir ». Elle se remit, au contraire, assez bien pour que son mari puisse l'amener à l'hôpital pour la faire opérer.

Pendant cette absence un autre catéchiste fut placé à Bakwa, un chrétien nommé Sama, peu instruit, mais très ferme. « Ce sera très dur, lui dit le missionnaire, mais prie et tu auras la victoire. » La première semaine, il ne reçut aucune nourriture et ne vit personne, ni au culte, ni à l'école. Il alla à quatre heures de marche de là trouver Pierre Mbock, le catéchiste le plus proche. Celui-ci lui dit : « Tu n'as qu'une chose à faire, persévère dans la prière. » Deux semaines après, Sama qui avait suivi ce

conseil pouvait lui écrire : « Viens et vois. » Se rendant aussitôt à l'appel, Pierre fut tout étonné de la cordialité avec laquelle le chef les reçut : il leur avait fait préparer une abondante nourriture ; après le repas la conversation s'engagea, se prolongeant bien avant dans la nuit, jusque vers les trois heures du matin. « Vois-tu, disait le chef à Pierre, jusqu'à présent je ne voulais pas écouter, j'étais un orgueilleux, mais, maintenant, parle-moi de Dieu, parle-moi de Jésus ; je veux que tous mes gens entendent votre message. »

Cette nuit-là le chef dormit à peine, car aux premières lueurs du jour il descendait le sentier escarpé pour aller au marché proclamer la liberté pour tous de venir à l'école, au culte, au catéchisme et, depuis lors, la case de l'église ne désemplit pas.

Il avait fallu trois ans de travail patient et persévérant pour que la petite lumière réussisse à dissiper un peu des ténèbres.

III

ABRAHAM SOPO

Une humble lumière dans la vallée obscure

Les grosses eaux roulent en grondant dans le lit de la Makombée, encombré de rochers. Les arbres géants essayent vainement de rejoindre leurs branches au-dessus des flots boueux et y laissent traîner des lianes semblables à de noirs serpents ; entre les racines immenses plongeant dans l'eau, sort parfois le museau brillant d'un crocodile. Les montagnes surgissent des bords mêmes du fleuve pour monter bien haut dans le ciel, elles assombrissent ce val étroit car elles sont couvertes de forêts aux ombres épaisses ; c'est le royaume des sangliers, des léopards et des grands singes, chimpanzés, mandrills ou cynocéphales, dont les cris déchirants se répètent d'un bord à l'autre. Vers les sommets, il y a de grands rochers et, tout là-haut seulement, l'espace et le soleil.

Cascade dans la forêt

Un étroit sentier suit la berge puis escalade la pente, serpentant à travers les racines et les blocs de granit. Quelques cases s'égrènent le long du chemin, une vingtaine à peine, et il faut plus d'une

heure pour aller de la première à la dernière. C'est là le village Banen de Ndol, autrefois peuplé, mais décimé par les calamités.

Sur la gauche voici, en contre-bas, une pauvre hutte. La forêt a été coupée tout à l'entour, faisant place à un vaste champ, enclos d'une véritable barricade de troncs fendus en deux pour défendre les récoltes et même les semences mises en terre contre les innombrables troupeaux de sangliers. Mais la forêt reprend ses droits ; toujours envahissante, elle s'acharne à détruire le travail de l'homme et lorsque, pouce à pouce, le terrain lui a été arraché, elle semble se venger en jetant à terre un de ses géants, écrasant sous ses ramures formidables le résultat de longues semaines d'efforts.

C'est là que lutte et vit un vieillard, Abraham Sopo. Sopo est le nom qu'il a reçu nouveau-né dans ce coin de montagne, il y a soixante-dix ans peut-être ; Abraham est celui qu'il a choisi en devenant chrétien. C'était un colosse, dans la force de l'âge : maintenant son dos est voûté, ses cheveux noirs et crépus commencent à grisonner, ses mâchoires saillantes lui donneraient un air brutal si des yeux intelligents et bons ne venaient adoucir sa figure énergique.

Autrefois, les Banen étaient en guerre constante les uns avec les autres ou avec leurs voisins, les Bassa ; venant des plateaux, ils repoussaient constamment ceux-ci vers la plaine, aussi ne restaient-ils guère plus de dix ans dans le même village ;

c'était la grande poussée vers la mer où se trouvent le sel, les fusils et la poudre. Depuis que les blancs administrent le pays, ces luttes ont disparu, mais les haines subsistent vivaces. Abraham, jeune homme, fut le premier de sa tribu qui eut le courage de prendre sur sa tête une charge de palmistes (1) pour aller la porter aux factoreries de Yabassi, quoiqu'il y ait à traverser plusieurs villages ennemis ; il encouragea ses voisins à faire de même pour avoir un peu d'argent et s'acheter des marchandises européennes, en particulier des pagnes pour se vêtir.

Mais il voulait connaître autre chose que sa forêt et, un beau jour, il partit pour aller auprès des blancs ; il se loua à un commerçant, puis à un autre, enfin à un commissaire de police. Comme il était fort et courageux, son maître lui demanda s'il ne voulait pas devenir « police » et il accepta. C'était lui qui, armé d'un fusil, devait faire travailler les prestataires sur la route, chercher ceux qui étaient assignés devant les tribunaux, recruter les porteurs, surveiller les prisonniers, etc. ; ce métier ne lui plut pas; il se sentait troublé en lui-même par toutes les exactions qui s'y commettaient. Ses compagnons avaient l'habitude de voler des poules, de battre les gens, de les attacher pour leur faire payer rançon dès qu'ils n'étaient plus sous la surveillance directe de leur chef, et Abraham se souvenait que les anciennes lois de sa tribu condamnaient les voleurs à avoir l'oreille

(1) Amande de la noix de palme qui, traitée, donne des graisses végétales.

fendue, sa conscience se révolta et il abandonna la chéchia rouge, insigne du pouvoir, et chercha une autre occupation. Il rencontra un missionnaire et devint son cuisinier. C'est là qu'il commença à entrevoir que la lumière de l'Evangile seule peut réjouir les cœurs et dissiper les ténèbres du mal.

Il revint dans son village et là, par son énergie, son intelligence et les connaissances qu'il avait acquises en voyageant, il prit une certaine autorité ; on parla même de le prendre comme chef, mais il ne voulut pas de nouveau se compromettre avec ceux qui commandent, qui pillent et qui mettent en prison. Il vint souvent demander aux missionnaires d'envoyer un catéchiste dans son village et cela lui fut accordé. Lui-même devint catéchumène, abandonna les usages païens et eut, de ce fait, à supporter bien des persécutions ; pour aller à l'examen précédant la cérémonie du baptême, qui avait lieu dans le village voisin, il dut s'enfuir, emmenant avec lui deux jeunes garçons qui avaient été battus et attachés par le chef pour qu'ils ne puissent y venir.

Il fut baptisé et se mit alors de toutes ses forces à essayer d'éclairer les gens de sa tribu, mais hélas ! on ne l'écoutait pas plus que le catéchiste et on finit par enlever celui-ci du village. Abraham était bien triste. Une nuit, il eut un songe : il montait une haute, très haute montagne aux pentes escarpées, rudes à gravir. Enfin, il arriva en haut, et voici, c'était le ciel ; il y avait là des habitants célestes et il demanda où Dieu habitait. On lui dit d'aller jusqu'à la case qui

se trouvait à l'autre bout du village et que là il Le trouverait. C'est ce qu'il fit, et Dieu était là. Alors, il commença à répandre devant Lui sa tristesse : « Seigneur, tu sais que depuis de longues années je parle à mes frères de Ndol, mais ils ne veulent pas m'écouter, aussi, maintenant, je suis bien las ; prends-moi avec toi dans ton ciel. » Mais Dieu lui répondit : « Avance jusqu'à ce gouffre plein d'eau qui est là devant toi. » Et Abraham avança. « Arrache un de tes cheveux et jette-le dans le gouffre. » Il obéit, le cheveu devint une grosse corde et tous les gens de Ndol étaient dans l'abîme à se débattre ; il se mit à tirer la corde et les amena tous à terre, ils étaient sauvés. Et Dieu lui dit : « Va, tu as vu que rien n'est impossible à Dieu, raconte ce que tu viens de voir aux hommes de ta tribu ; s'ils te croient ils seront sauvés et toi avec eux, s'ils ne te croient pas ils seront punis, mais toi tu sauveras ton âme. »

A peine réveillé Abraham se leva pour aller trouver le chef et les anciens du village et leur faire part de sa vision, mais ils se moquèrent de lui et ne voulurent pas l'écouter. « Et, ajoute Abraham lorsqu'il raconte ce songe, c'est après cela qu'arriva la terrible épidémie de variole de 1922, des centaines d'hommes moururent et les autres effrayés s'enfuirent ; c'est pour cela qu'il ne reste plus personne dans notre village. »

Abraham resta fidèle au poste que Dieu lui avait confié et il essaya de regrouper autour de lui les quelques femmes ou enfants qui voulaient entendre

la bonne nouvelle, mais il ne savait pas lire. D'une annexe voisine on envoya chez lui un garçon à moitié infirme qui avait été à l'école et se mit à l'aider ; le vieillard s'assit alors, une ardoise à la main, à côté des enfants, mais le maître d'école improvisé s'enorgueillit et s'enfuit après avoir dévoyé une jeune fille du village. Quelle tristesse pour Abraham ! Un jour le missionnaire arriva et le trouva tout courbé en deux, il marchait en geignant.

— « Eh bien ! Abraham, qu'as-tu, mon pauvre ami?

— « Ah ! missionnaire, j'étais allé couper des piquets dans la forêt et une grosse branche morte est tombée sur moi et m'a tout brisé. » Et, à chaque pas, c'étaient de nouveaux gémissements. « Que la volonté de Dieu soit faite, mais pourquoi ne me reprend-il pas au ciel avec lui ? Je le lui ai demandé bien souvent. Mon frère est mort, le jeune homme que tu avais baptisé l'année dernière et qui travaillait avec moi vient de mourir aussi ; que ne suis-je parti à sa place ? Il n'y a qu'une chose que je regretterais : c'est que j'aurais voulu apprendre à lire auparavant ; je commençais à savoir *i, u, n,* n'y a-t-il plus personne pour nous enseigner à lire la Parole de Dieu ? Ne nous abandonne pas !

— « Abraham, tu sais que j'aimerais bien pouvoir vous envoyer un nouveau catéchiste mais tous les villages en demandent et les hommes manquent, au moins ici tu es là pour encourager les gens et leur montrer le chemin de Dieu.

— « Oui, répondit-il, je le sais, mais quand je serai

mort, que deviendront ceux-ci ? Donne-nous un catéchiste ! moi je demande à Dieu de me prendre. »

Alors le missionnaire lui expliqua qu'il avait probablement encore une tâche à accomplir sur terre puisque Dieu l'y laissait et qu'il devait travailler fidèlement sans se décourager.

Et certes il a une tâche à accomplir, car c'est le vrai bon Samaritain de la région ; un jour c'est un pauvre petit garçon malade d'un gros ulcère au pied recueilli par lui, soigné et nourri afin qu'il puisse continuer à fréquenter l'école ; une autre fois c'est une très vieille femme, si malade, qu'elle avait été abandonnée de tous. Lorsqu'un « police » veut soutirer de l'argent à un garçon ou le frapper sans raison, c'est lui qui prend sa défense et paye au besoin l'amende pour le délivrer ; l'Administrateur est trop loin pour qu'on aille se plaindre et Abraham sait d'ailleurs qu'un chrétien doit éviter de faire des palabres. Un autre jour il aperçoit sur le chemin un pauvre Baffia tout nu et grelottant de fièvre, qui ne pouvait plus marcher (les Baffia encore très sauvages ignorent presque les vêtements). Aussitôt Abraham l'invite à entrer et à s'asseoir, il le restaure et s'informe. « J'étais allé à Yabassi avec une caravane d'hommes de ma tribu, je suis tombé malade et ils m'ont abandonné ; il y a cinq jours de marche pour retourner chez moi, sûrement je mourrai en route. »

Pendant quinze jours Abraham soigne ce malade avec amour, puis comme aucune amélioration ne semblait se produire, il lui dit : « Je vais aller chercher

des remèdes chez le missionnaire. » Il fait, malgré ses rhumatismes, les soixante-dix kilomètres qui le séparent de Yabassi et revient cinq jours après tout joyeux car il a reçu la médecine désirée. Hélas ; quand il arrive chez lui le Baffia avait fait sauter le cadenas de sa chambre et forcé la caisse dans laquelle étaient toutes ses économies, environ 600 francs ; le

Maison missionnaire à Yabassi

misérable avait tout emporté, argent et vêtements, jusqu'à deux gros livres allemands que le vieillard gardait comme la prunelle de ses yeux, quoiqu'il ne puisse rien en faire, jusqu'à sa fourchette et à sa cuiller. Abraham est consterné et des paroles amères lui viennent à la bouche, puis il se calme et dit : « Maintenant je suis malheureux comme Job, mais que la volonté de Dieu soit faite. »

Abraham ne s'est pas découragé, tous ceux qui passent par Ndol le connaissent, car il a continué à être la providence du voyageur isolé de quelque tribu qu'il soit, il lui offre un toit, avec lui il partage sa nourriture : « La faim, dit-il parfois, est le plus mauvais des maux, aussi lorsque je vois quelqu'un qui en souffre je ne puis m'empêcher de lui donner à manger » et dans sa pauvreté il donne parfois tout ce qui lui reste pour lui-même. Aussi on aime s'asseoir sur le pas de sa case devant le feu brillant.

Il raconte sa vie passée, ses combats avec les bêtes de la forêt, lorsque étant « police », il profitait de son fusil pour aller chasser, attaquant les buffles et les cynocéphales ; toujours Dieu l'a protégé. Sa voix s'anime tandis que du geste il complète la pensée, mime la scène ; puis il dit ses expériences bénies et sa confiance au Père qui entend les prières de ses enfants ; et sa voix devient plus douce et plus pénétrante.

« Il y a quelques années, raconte-t-il entre autres, ma femme était malade, le garçon que j'avais adopté s'était sauvé pour aller à la ville, je restais seul tout perclus de rhumatismes, devant faire tout à la fois le travail de la maison et celui des champs ; je n'en pouvais plus. Un soir, exténué, je me mis à prier et je continuai ma supplication bien avant dans la nuit : « Vois-tu mon Dieu, lui disais-je, je n'ai même plus de garçon pour aller chercher de l'eau à la Makombée, loin, là-bas, au fond du val. Viens à mon aide. » Puis, je m'endormis paisiblement, sachant bien que

Dieu m'exaucerait d'une manière ou de l'autre. Le lendemain je travaillais au champ sur la pente, derrière ma case, et voici qu'en piochant je trouvai un coin de terre tout humide, je creusai un peu et une source surgit... Elle ne me donne pas beaucoup d'eau mais jamais elle n'a tari ; c'est elle qui est là à dix pas, dit-il en étendant son bâton dans la direction. Oh ! comme je remercie Dieu pour sa bonté ! Les fétiches ne sont rien, c'est Dieu qui est tout, c'est lui qui veille sur nous et qui nous aime comme ses enfants. »

.....

Le voyageur écoute étonné, car dans sa sombre vie de païen il semble percevoir une lumière d'espérance ; les eaux grondent tumultueuses mais le soleil luit là-haut.

IV

JULIA DISIPO

La flamme luttant contre les ténèbres

« Jamais je n'épouserai Houri, cet homme qui ne connaît pas Dieu, ce polygame et ce voleur ! »

Quelle est la jeune fille qui parle ainsi ? C'est une jeune Bandem, Julia Disipo. Son frère Maboum, ses oncles et cousins, les anciens du village, avaient passé toute une journée à discuter avec Houri et les hommes de sa famille à l'ombre de deux palmiers dans la cour devant la case ; on avait tué une chèvre pour la circonstance et vidé de nombreuses calebasses de vin de palme. Maboum réclamait qu'une forte dot soit versée en échange de sa sœur, Houri marchandait ; enfin on était tombé d'accord pour une somme d'environ 600 fr., sans compter la chèvre à donner aux anciens, une autre à la mère, le chien dû au frère, le tabac aux tantes, le cadeau au chef, etc. Houri avait versé la somme demandée et commencé à donner les cadeaux ; naturellement la jeune fille n'avait pas été

consultée : quand la tribu a décidé de donner une femme et que la dot a été touchée, l'intéressée n'a qu'à obéir comme l'ont fait sa mère et ses grand'-mères.

« Jamais je n'épouserai Houri, cet homme qui ne connaît pas Dieu, ce polygame et ce voleur ! »

Quelle audace ! Depuis quand les femmes ont-elles

Type de jeune fille

le droit de parler ainsi ? C'est encore la faute des blancs ! Ils ont laissé dans le village un jeune homme, un catéchiste, qui a fondé une petite Eglise et tourne la tête des gens ; c'est lui qui veut commander, maintenant ! Il dit aux uns ou aux autres ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire : « L'Eglise défend ceci ou cela, Dieu veut ceci ou cela ! » Julia écoute ces enseignements, c'est là qu'elle a appris à résister. Un jour

les missionnaires ont pasé, ils ont parlé avec bonté et fermeté à Maboum pour le décider à rembourser à Houri la dot reçue et à laisser obéir sa sœur à l'ordre de Dieu qui ne permet pas qu'une femme aille épouser un homme déjà marié. Maboum a promis, mais après le départ des étrangers il s'est repris, car Houri lui réclamait la femme qu'il avait payée et menaçait de le traîner en justice.

Ayant appris qu'on avait décidé de l'attacher pour la livrer à cet homme, Julia s'enfuit à la station missionnaire, à deux jours de marche, se cachant lorsqu'elle apercevait sur le sentier un groupe d'hommes, craignant que ce soit des gens de la tribu de Houri. Le missionnaire l'a exhortée : « Courage ! Dieu ne t'abandonnera pas, retourne chez ton frère et n'aie pas peur. D'ailleurs, grâce aux lois de l'administration française, personne n'a le droit de te forcer à épouser un homme que tu n'aimes pas. Va et sois ferme ! » Et Julia est repartie, décidée à tenir bon jusqu'au bout.

Bientôt Houri est revenu chez Maboum, l'œil mauvais car il soupçonne le frère de complicité : « C'est probablement lui qui empêche sa sœur de venir chez moi, car il veut que je lui fasse encore des cadeaux. »

— « Donne-moi celle que j'ai payée ! dit-il.

— « Moi je veux bien te la donner ; c'est la faute du catéchiste de la mission si elle ne veut pas. »

On apporte le différend devant le chef ; le village se réunit et décide qu'elle doit immédiatement aller chez Houri et que le jeune catéchiste doit la chasser

de son Eglise : « Si elle continue à en faire partie jamais elle ne cèdera et si tu ne veux pas obéir, dit le chef au jeune catéchiste terrifié, j'enverrai le léopard chez toi ! » Pour en finir c'est ce jeune homme lui-même, honteux et tremblant, qui prend la jeune fille par la main pour la donner à Houri.

« Va-t-en, crie-t-on à la jeune fille, va-t-en chez cet homme ! Toutes nos maisons te seront fermées, tu ne pourras même pas revenir chez ta mère, elle te chassera ! »

Et Julia fut entraînée, mais arrivée à la case de Houri, elle refusa encore de devenir sa femme. Celui-ci prit un bâton et la frappa jusqu'à ce qu'elle tombe à terre. Pendant quinze jours elle en resta malade, le dos tuméfié. « Tu n'as qu'à frapper plus fort, disait le frère ; elle faiblira ! »

Quand elle fut guérie, Houri lui dit de nouveau : « Viens, tu seras ma femme ! » Elle refusa encore ; alors il prit une grosse corde et commença à cingler son torse nu, elle tomba à terre le dos labouré de coups : « Attends, cria l'homme pris d'une rage folle, puisque tu ne veux pas céder, je vais chercher un coupe-coupe (1) ! » Mais pendant qu'il sortait pour aller prendre l'instrument dans la case voisine, elle vit la porte de derrière entr'ouverte et s'enfuit.

Toute la nuit, brisée de souffrance, tremblante de peur, elle erra dans la forêt au risque d'être empor-

(1) Coupe-coupe ou matchette : grande lame de fer emmanchée qui sert à toutes les besognes, à couper le bois, à désherber, à éplucher les légumes, etc.

tée par le léopard. De temps en temps une prière s'élançait vers le Père qui n'abandonne pas ses enfants dans la détresse. Au petit jour elle alla se réfugier dans la case de l'église jusqu'à la prière du matin ; mais là-même elle ne se sentait pas chez elle puisque les chrétiens l'avaient chassée. Pauvre jeune fille seule contre tous ceux de sa tribu, contre le chef, contre sa famille, trahie par ceux-là même qui auraient dû la soutenir ! Bientôt Houri la retrouva et la traîna chez le chef :

« Je ne puis rien en faire, mets-la en prison et fais-la frapper de vingt-cinq coups de chicotte !

— « Non, dit le chef, il faut qu'avant trois jours elle ait trouvé un autre mari qui rembourse la dot. »

Julia, grelottante de fièvre, s'est réfugiée chez sa mère où elle est restée quelque temps, puis, le délai accordé par le chef étant passé, effrayée à la pensée des mauvais traitements qui l'attendaient encore, elle s'est enfuie pour venir chercher de l'aide à la Mission.

Avec une lettre du missionnaire elle est allée au tribunal réclamer sa liberté ; là, les deux familles ont été convoquées et Maboum et Houri, tous les deux condamnés à quelques mois de prison pour avoir violenté la jeune fille. De plus le juge a décidé que Julia était libre de trouver un autre fiancé qui rembourserait les 600 francs de dot à Houri. En attendant elle retournera chez sa mère.

Et voilà les deux femmes retournant au village ; quelle situation difficile ! Tout le monde est furieux contre elles, ce sont les tracasseries sans fin et les

persécutions qui s'abattent sur celles qu'aucun homme ne défend. Et puis Julia devient grande, quelle honte à son âge de n'être pas mariée ! On se moque d'elle. Ce sont aussi les tentations : des jeunes gens tournent autour d'elle, mais sans la moindre envie de se mettre à dos les gens de la tribu en la demandant en mariage. Malgré tout elle tient ferme ; cette jeune fille est forte d'une force venant d'En-Haut.

Et ce sont trois longues années d'épreuve. Elle a demandé au missionnaire de l'aider dans sa recherche d'un fiancé, et justement, un jeune catéchiste, Simon Ngolong, fait une démarche analogue. Un contretemps empêche la rencontre projetée, puis c'est un veuf, maçon chrétien, qui, lui aussi, cherche femme et en ouvre son cœur au missionnaire. Le lendemain même Julia arrive à la station pour demander conseil : que va-t-elle devenir ? Oubliant le châtiment passé, Houri revient à la charge, il veut qu'on lui rende ou l'argent ou la femme.

« Peut-être que le maçon... ?

— « Non, dit Julia qui, pourtant ne l'a même pas vu, non, mon cœur ne me dit pas d'aller chez lui. »

Impossible de lui faire répondre autre chose. Ah ! comme ces mentalités sont difficiles à pénétrer ! Mais le lendemain le mystère est expliqué par une lettre de Simon : Une jeune fille se rendant à la Mission a passé par son village, elle lui plaît, elle s'appelle Julia Disipo. Si le cœur de Julia ne lui disait pas d'aller chez le maçon, c'est que le sentiment du jeune homme était partagé.

Quelques jours après, grand palabre devant le tribunal : Houri réclame sa femme. Celle-ci tend au juge l'ancienne décision du tribunal disant qu'elle est libre à la condition d'avoir un fiancé remboursant la dot de 600 francs.

Femmes chrétiennes préparant la nourriture de la famille

« Oui, mais elle n'a pas de fiancé et rien ne m'a été remboursé ! »

Un homme se lève :

« Il y a un fiancé : le voilà !

— « Où est l'argent ?

— « Voici les 600 francs. »

Coup de théâtre ! car alors échouent toutes les com-

binaisons de Houri pour réclamer des sommes plus importantes avec la complicité de Maboum qui aurait affirmé les avoir reçues pour partager les bénéfices.

L'argent est versé sur-le-champ, un moment après le mariage civil enregistré et le lendemain les cloches du temple sonnaient à toute volée pour annoncer l'union devant Dieu de ces deux jeunes chrétiens et, quelques mois après, c'étaient les cris d'un nouveau-né éveillant le vallon boisé où se trouve le village de Simon.

Ah ! quel courage ne faut-il pas pour porter la lampe encore vacillante à travers les sombres souffles de la forêt ; mais entretenue par la force d'En-Haut, la flamme monte toujours plus pure et plus brillante.

V

NGOSO ET EKOULE

Flambeau éteint, lampe allumée

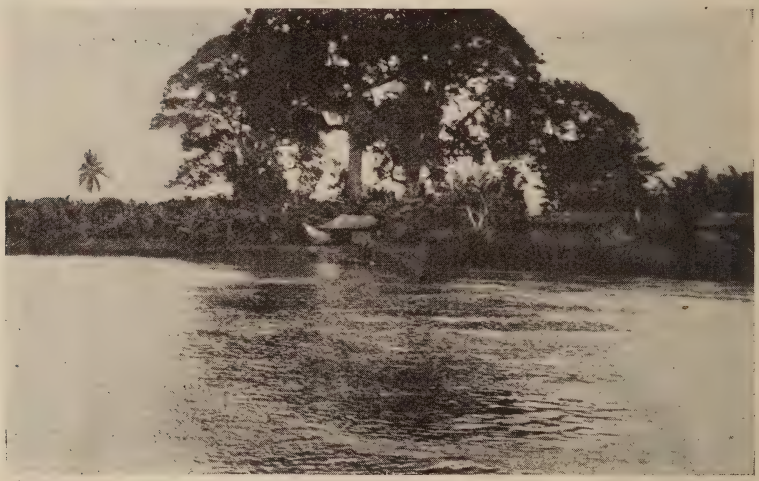
Les noirs aiment peu voyager de nuit par les sentiers de la forêt, car, dans l'ombre, le serpent se glisse et le léopard est tapi. Aussi lorsqu'ils doivent s'y résoudre, ils prennent des nervures de palmes bien sèches et avec un coupe-coupe en détachent les fibres intérieures droites et longues, ils les attachent en faisceau et y mettent le feu : cette torche avivée par le vent de la course montrera les obstacles et fera fuir les fauves mais elle peut s'éteindre si la tornade souffle.

. . . . . .

Ils étaient deux sortis en même temps de l'école où ils se préparaient pour devenir catéchistes. L'un s'appelait Ngoso, il avait le regard franc et doux, un bon sourire éclairait sa figure au teint très clair. Il avait été employé comme téléphoniste, puis dactylographe

dans les services administratifs, deux postes très recherchés par les jeunes sortant des écoles ; puis à la suite d'une grave maladie, sentant brûler en lui une flamme nouvelle, il s'était décidé à laisser ces avantages pour entrer à l'école biblique.

L'autre, Ekoule, l'air plus grave, moins ouvert, mais



Un village des bords du fleuve

plus réfléchi, venait d'un village du bord du fleuve où il aidait déjà dans l'église, se faisant remarquer par le sérieux qu'il apportait à sa tâche.

Tous deux firent de bonnes études, le premier s'attirant l'affection de ses maîtres par sa serviabilité, sa bonne humeur, sa franchise; le deuxième travaillant consciencieusement; ayant des dispositions musicales,

il dirigeait le chœur des élèves. Sur tous deux, on fondait des espérances ; en pensant à eux, on les voyait dans l'avenir évangélistes, peut-être pasteurs.

Ngoso fut désigné pour accompagner un missionnaire allant à Somo, dans les montagnes escarpées des Banen. Il devait rester là surtout pour s'occuper de l'école. Le voyage fut long et pénible, notre jeune catéchiste, habitué à la vie facile du bord du fleuve, n'était pas accoutumé aux dures étapes dans la brousse ; le deuxième jour, un léopard bousculant la porte de la case où il couchait, entra pour emporter une nichée de petits chiens qui s'y trouvaient. La peur fut grande, mais les cris chassèrent le félin. Pendant deux jours Ngoso resta presque muet tellement l'émotion avait été forte. Plus loin ce furent les grosses rivières torrentueuses à traverser à gué, puis les montagnes aux sentiers rocailleux grimpant tout droit les pentes escarpées à travers l'étouffante forêt. A Somo, il trouva la vie dure : température froide, privation de poisson, école indisciplinée, composée d'enfants encore sauvages. Aussi, quelques jours après son arrivée, Ngoso demanda-t-il à aller dans sa famille pour terminer son palabre de mariage. Un congé d'un mois lui fut accordé car il y avait tout avantage à ce qu'il revienne à Somo marié. Huit jours après Ngoso arrivait chez lui, mais est-on jamais sûr du moment où le beau-père acceptera de donner sa fille ? Quel nouveau cadeau pourra-t-il bien exiger encore ? Cela menaçait de traîner pendant des mois !

Il vint à la station missionnaire dont dépendait son village pour demander conseil.

« Remonte à Somo pour reprendre ta tâche ; ton père règlera toutes les questions concernant ce mariage qu'il désire beaucoup pour toi et qu'il m'a promis de mener à bonne fin ; quand tout sera prêt tu reviendras chercher ta femme.

— « Oui, mais s'il pleut ?

— « Eh bien ! tu attendras qu'il ne pleuve plus.

— « Oui, mais comment ferai-je pour vivre à Somo, la nourriture y est si chère ?

— « Eh bien ! tu feras comme les autres un jardin à côté de ta case.

— « Mais le poisson ?

— « Le poisson est-il indispensable à la vie ? Les hommes de Somo ne s'en passent-ils pas et ne sont-ils pas cependant des hommes forts et vaillants ?

— « Oui, mais crois-tu que mon salaire soit suffisant ?

— « Ton salaire n'est pas bien élevé ; évidemment, dans le commerce ou l'administration, tu pourrais avoir deux ou trois fois plus, mais ton salaire est le même que celui de tous tes collègues, on ne peut te donner plus qu'aux autres. D'ailleurs est-ce pour l'argent que tu travailles ou pour le Seigneur ?

— « C'est pour le Seigneur ! je repartirai, mais donne-moi des porteurs pour mes bagages.

— « Des porteurs ? mais je n'en ai pas, tu sais bien qu'il est impossible d'en trouver ici pour Somo, tu feras comme d'habitude : de village en village les catéchistes te donneront des garçons pour t'accompagner.

— « Oui, mais s'ils m'abandonnent en route ?

— « Eh bien ! tu porteras toi-même ton baluchon ! Rappelle-toi que Jésus recommandait à ses disciples de ne pas s'encombrer de bagages ; ne prends pas trop de choses avec toi. Je vais te donner une lettre

Pirogue sur le fleuve

de recommandation pour tous les catéchistes qui sont installés le long de la route. Pour suivre le Maître tu as laissé de bonnes situations et maintenant courage ! ne laisse pas s'éteindre la flamme qui est en toi ; pour le Christ ne devons-nous pas accepter joyeusement de tout souffrir ? »

Il n'avait pas l'air bien décidé mais promit cepen-

dant de partir le lundi suivant. Hélas ! on ne le revit pas sur le chemin de Somo, car quelques jours après il s'était engagé comme employé dans une banque de Douala, le grand port de la côte. Le souffle de l'épreuve avait été trop fort pour lui.

⁂

Au même moment Ekoulé passait, lui aussi, par la grande tourmente. Il est catéchiste d'une église autrefois nombreuse, mais qui a été presque détruite par la mauvaise conduite de ses prédécesseurs. Il essaie courageusement de ranimer la flamme éteinte et de rebâtir sur ces ruines. Lui-même est parti le premier, le coupe-coupe à la main, pour chercher dans la forêt les bois nécessaires à la construction de sa case et de celle de l'église ; les autres ont suivi et le chef lui-même s'est mis à l'ouvrage. Or un jour des jeunes gens, avec toutes les marques du deuil, vêtements sales et déchirés et lamentations, viennent lui apporter la lettre suivante :

« Bien cher Ekoulé,

« Sans tarder, descends vite le fleuve ! Si tu ne te hâtes pas, tu ne reverras plus ta mère : tu la retrouveras dans la tombe. Pagayez sans relâche de jour et de nuit ; cela va très mal et nous sommes en grande peine. On a été à Douala chercher ce qu'il faut pour l'enterrement.

« Toutes mes salutations.

« Ton A. P. »

C'est dimanche, les fidèles attendent dans l'église. Ekoulé, la gorge serrée, commence le culte et le continue courageusement jusqu'à la fin. Puis, sans rien préparer, il se hâte vers le fleuve. Bientôt la pirogue étroite file sur l'eau au rythme cadencé des pagaies, mais elle va silencieusement, les pagayeurs ne chantent pas comme d'habitude et ne répondent pas aux appels venant de la rive. Enfin voici sur la berge élevée la case maternelle à moitié cachée par des orangers. Ekoulé saute à terre et se trouve au milieu d'un cercle d'hommes assis à l'ombre des arbres à palabrer. Ils l'accueillent avec joie ; le jeune homme s'étonne, il n'entend pas les chants funéraires, aucun signe de deuil. Sa mère... mais la voilà, sortant de la case d'une démarche assurée !

Les anciens du village s'avancent alors, allant au devant de ses questions : « Tu sais que Béjédi (1) notre grand chef a été cassé et emprisonné, eh bien ! c'est toi qui le remplaceras ; nous t'avons fait appeler pour cela. Si nous avons employé cette ruse pour te faire descendre, c'est que nous avions peur que tu ne viennes pas. »

Le sang d'Ekoulé bouillonne, mais il sait se contenir : « Suis-je parti d'ici sans vous dire au revoir, pour que vous me fassiez ainsi revenir par ruse comme on le ferait avec un voleur, un assassin ou un banni ? N'ai-je pas été vous saluer tous, les uns après les autres, avant mon départ ? »

(1) Ce chef autrefois, pendant la guerre, avait fait saisir et ligoter un missionnaire comme on le fait d'une bête fauve, puis jeter sans casque au fond d'une pirogue pour le livrer aux troupes alliées.

Evidemment ce procédé était peu loyal, mais on pensait bien qu'il ne voudrait pas abandonner son poste. Pendant deux jours, le voici passant par la tentation. Tous les hommes du village le pressent d'accepter. Il répond qu'il est trop jeune, qu'il n'est même pas marié. — « Sois notre chef ! Tu n'es pas riche ? nous t'apporterons nos biens. Tu n'as pas de femme ? nous te donnerons ce soir même tout l'argent qu'il te faudra pour que tu puisses en acheter une demain. Personne mieux que toi ne peut nous diriger; en toi seul nous avons confiance. » Mais il sait ce que veulent dire les responsabilités du chef ; il sait quelles tentations il y a dans cette charge difficile ; il sait à quelle vie de compromissions on y est contraint ; il sait surtout que le Maître l'a appelé pour une autre tâche : celle d'aller éclairer ses frères qui sont dans les ténèbres. Il prie intensément et les forces lui sont données pour répondre avec sagesse à ses assaillants; il en est lui-même étonné. Le lendemain, la lutte recommence : les hommes des autres villages de la tribu viennent à leur tour saluer le jeune homme et lui demander d'être le grand chef ; mais Ekoulé tient ferme demandant que son oncle soit accepté à sa place. Celui-ci n'est pas aimé et les avis sont partagés à son sujet ; on semble pourtant se mettre d'accord sur son nom.

Enfin, toute une flottille de pirogues remonte le fleuve. On apporte le palabre devant l'administration; Ekoulé est caché au fond de la case d'audience :

« Nous avons choisi cet homme comme chef,

disent les anciens en montrant l'oncle, mais ce n'est pas lui que nous voulions précédemment, c'était Ekoulé. »

— « Où est celui-ci ? » demande l'administrateur. Et voici qu'on le pousse au premier rang et encore

Case d'une église de la brousse ; au second plan celle du catéchiste

une fois il doit se défendre comme les jours précédents.

« Eh bien ! puisqu'il ne veut pas, prenez donc son oncle ! » Mais des réclamations partent de droite et de gauche : celui-ci lui en veut pour telle chose, celui-là pour telle autre. « Allez donc vous entendre et cet après-midi vous reviendrez me dire qui vous avez choisi pour chef. » Et les voilà sortant et discu-

tant encore à grand renfort de gestes et d'éclats de voix.

Ekoulé profite de cet instant de désarroi pour s'échapper et aller se cacher chez un ami ; ce n'est qu'à la faveur de la nuit qu'il arrive à la station missionnaire encore tout ému de la lutte : « Oh ! dit-il au missionnaire, je pensais à Satan montrant à Jésus tous les royaumes de la terre, mais au fur et à mesure des besoins, j'ai trouvé la force nécessaire pour lutter et pour vaincre. »

Ekoulé a repris son humble tâche et la chaleur communicative de son message réchauffe des cœurs affligés et allume de nouvelles flammes.

VI

MUNZ DIBOUNDOU

Dans la lumière

« J'ai commis une grosse faute, car si je suis arrivé en retard ce matin au temple, c'est que j'avais bu et j'ai été en scandale à toute mon Eglise. Jusqu'à présent je n'avais pas compris que c'était un péché, mais Dieu m'a ouvert les yeux. Je lui ai demandé pardon, je sais qu'Il m'a pardonné, mais je ne voudrais plus boire. »

C'est un évangéliste de Douala nommé Munz Diboundou qui parle de la sorte. Jusqu'à présent, on ne pouvait avoir confiance en lui car, hélas, il buvait! Aussi fallait-il le surveiller de près. Le matin même, il devait traduire un jeune missionnaire nouvellement arrivé, dans une grande fête de baptême ; il n'était venu qu'à la fin du service et on avait dû prendre au autre traducteur. Et voici maintenant cet

homme de quarante-cinq ans au moins qui s'humilie devant le missionnaire, les yeux pleins de larmes :

— « C'est une terrible tentation, que faut-il que je fasse ? »

Un évangéliste et sa famille

L'homme blanc et l'homme noir ont fléchi les genoux pour demander au Père de donner sa lumière et sa force. Après deux jours de réflexions et de prière, Munz est revenu pour signer un engagement : « Avec l'aide de Dieu, je promets de ne plus boire de boissons enivrantes. » Et puis sont venues cinq à six

semaines de luttes sombres et tragiques : il ne peut voir une calebasse de vin de palme dans une cour sans avoir la tentation atroce de la voler et de s'enfuir avec elle pour la boire. Mais ceux qui sont dans la lumière ne participent plus aux œuvres de ténèbres et c'est ce que Munz a pu réaliser pleinement, car après ces semaines de combat dans la prière, la tentation disparaît complètement, remplacée par l'horreur de toute boisson.

Et maintenant, c'est un homme nouveau ; libéré de cette chaîne, il peut être envoyé, comme il le désire, là-bas, à Somo, loin dans l'intérieur, pour travailler à amener ses frères païens à l'Evangile. La situation est difficile car les catéchistes qui étaient là précédemment ont échoué dans leur prise de contact avec les indigènes de ces tribus sauvages. « Que viens-tu faire ici, lui dit le chef en guise de salutation de bienvenue, tu peux t'en aller, nous n'avons pas besoin de toi ! » Mais Munz ne s'en va pas, il se met à travailler et à prier.

A travailler, car il y a tout à faire : cases à construire pour se loger et pour servir de temple, de salles de classe, champs à défricher pour avoir la nourriture nécessaire, école (1) avec un internat à créer, langue banen à apprendre, catéchisme et cantiques à traduire, etc. A côté de ces activités sur place il y a les tournées dans les villages environnants où Munz place des jeunes gens chrétiens venant de la côte pour

(1) C'est pour travailler à cette école que Ngoso était allé à Somo.

travailler sous sa direction et il y a l'instruction à domicile des catéchumènes. En effet, la dispersion des cases est si grande qu'il est impossible de grouper les gens pour les instruire, aussi Munz part, le bâton à la main, suivant les sentiers à peine tracés de la forêt, escaladant les croupes croulantes de végétation, ou se faufilant à travers les herbes géantes des plateaux ; dans cette case il y a deux catéchumènes, une demi-heure plus loin, trois, plus loin encore, cinq. Partout, l'évangéliste arrive avec son sourire lumineux, s'intéressant à tout, enseignant, encourageant, soignant, consolant, gagnant les cœurs par son amour et sa joie rayonnante.

Le secret de cette activité débordante c'est que chaque jour il prie longtemps à genoux puisant à la source de toute lumière ; il prie aussi avec sa femme, sa sœur et deux garçons qui l'ont accompagné. Il se nourrit de la Parole de Dieu, l'étudiant au moyen de commentaires anglais, allemands ou français.

Une ou deux fois par an seulement, il reçoit la visite d'un missionnaire et l'on peut se demander parfois quel est celui qui fait du bien à l'autre. Il parle des luttes, des difficultés, mais aussi des espoirs, des beautés de la tâche et de l'honneur qu'il y a à être ouvrier avec Dieu. Et pourtant, la vie est dure à tous les points de vue : il y a les privations, le ravitaillement difficile, la séparation d'avec la famille et les amis, l'isolement spirituel. Qu'est-ce que les quatre-vingts francs par mois que lui donne la Mission ? Mais jamais il ne se plaint. Dernièrement il a reçu la let-

tre d'un commerçant de Douala lui offrant une place de comptable dans sa factorerie à 500 francs par mois; il l'a tendue à sa femme pour voir ce qu'elle dirait, mais elle a répondu sans hésiter : « Tu as commencé à travailler pour Dieu, tu ne vas pas abandonner maintenant. » Quelle joie pour lui de voir que sa femme, elle aussi, préfère les privations qu'il y a au service du Maître à tous les avantages de l'argent! Et puis il parle de sa vie intérieure: « Tu te souviens, dit-il au missionnaire, qu'il m'avait été très dur de renoncer à la boisson? Et bien! il y a eu pour moi quelque chose d'encore plus dur. J'étais un gros fumeur, or, après avoir lu un petit traité contre le tabac, j'ai compris que, comme chrétien, je n'avais pas le droit de gaspiller en fumée l'argent que Dieu mettait entre mes mains. J'ai enterré ma pipe et voici plus d'un an que je ne fume plus. Vois-tu, ajoute-t-il, *nous, chrétiens, nous devons aller de l'avant en nous dépouillant de tout ce qui, en nous, peut ne pas plaire à Dieu.* » Après ces heures de communion spirituelle, c'est le missionnaire qui s'en va réconforté, réchauffé, car il a senti en cet ouvrier noir une flamme brûlante.

Pour Munz, il y a encore des heures bien sombres ; ce sont des catéchumènes qui retombent dans leur paganisme, des aides qui abandonnent la tâche, un d'eux qui le calomnie outrageusement ; c'est un collaborateur aimé qui meurt.

« Je ne sais pas de quel mot, écrit-il au missionnaire, vous annoncer la nouvelle du malheur qui vient

de nous frapper par la mort d'Albert Mikek Pemba. Notre cher Mikek a été enlevé à nos soins et à notre affection le 16 janvier, alors que rien ne faisait prévoir une semblable catastrophe. La maladie a commencé par une simple toux avec des crachements de sang. Après quatre jours, nous avons découvert qu'il avait une pneumonie. Vous ne pouvez pas savoir quels grands soins nous avons eus pour lui et quelles prières véhémentes nous avons portées devant Dieu pour lui demander la guérison de ce pauvre garçon sur lequel nous avions fondé une grande espérance pour son travail à Somo. Mais tous nos efforts et nos soins étaient vains ; la main puissante de notre Dieu l'a enlevé de cette terre pour entrer dans les domaines immortels. Quelle perte ! Au jour de sa mort j'ai prié, pleurant pour que la puissance me soit accordée, comme jadis aux apôtres, pour dire à haute voix : « Mikek, lève-toi ! » Mais le sentiment de ma faiblesse humaine ne m'a pas donné l'espoir d'une telle puissance... Je me joins aux paroles de saint Paul quand il dit : Que les jugements de Dieu sont impénétrables et que ses voies sont incompréhensibles ! Car qui est-ce qui a connu la pensée du Seigneur ou qui a été son conseiller ? » et comme vraies sont les paroles de l'Eternel par son prophète Esaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées et mes voies ne sont pas vos voies. » Albert Mikek n'est plus, quelle pensée douloureuse ! »

.....

Trois ans se sont écoulés depuis que Munz est à la tâche, trois ans de travail acharné, de luttes intimes, de dépouillements. Et maintenant, un beau jour a lui et il commence à voir les résultats de sa vie de fidèle

Temple de Yabassi

consécration. La station est construite sur le plateau d'où la vue porte au loin. Sur une crête découverte voici la grande case de l'église et, tout autour, des champs qui bientôt porteront de riches moissons. Ce matin, le soleil s'est levé radieux ; un long cortège descend vers la rivière aux eaux limpides qui coule

dans un pli de terrain : devant marchent, tout de blanc vêtus, ceux qui, depuis deux ans au moins, ont accepté de rejeter les œuvres de ténèbres pour marcher vers la lumière. Derrière, c'est un chœur de jeunes gens, d'hommes et de femmes, puis la foule grouillante. Les chants vibrants de joie et d'émotion montent puissants vers le ciel. Tous vont à la rivière comme, au temps de Jésus, ceux qui se repentaient de leurs fautes allaient se faire baptiser par ses disciples.

Les voici près de l'eau, quel silence, quel recueillement sous les grands arbres de la berge ! On se sent dans un temple immense dont la voûte est le ciel même. Ils sont là, côte à côte, hommes et femmes appartenant à des tribus autrefois ennemies, tous unis maintenant dans une même foi, dans un même amour, chantant les louanges du Père, faisant monter vers lui leurs prières, écoutant Sa Parole divine.

Et maintenant, c'est l'intimité plus discrète de la chambre haute : dans la case de l'église, tous sont unis devant la table sainte dans la communion de leur Sauveur.

« Le peuple qui vivait dans les ténèbres a vu une grande lumière. »

Nantes, le 28 avril 1927.

P. Galland.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

I. Nbo-Nu : *A tâtons dans la nuit noire* 9

II. Georges Oman : *La lumière commence à luire* 17

III. Abraham Sopo : *Une humble lumière dans la vallée obscure* 23

IV. Julia Disipo : *La flamme luttant contre les ténèbres.* 35

V. Ngoso et Ekoulé : *Flambeau éteint, lampe allumée* 43

VI. Munz Diboundou : *Dans la lumière* 53

Cahors, Imp. Coueslant (*personnel intéressé*). — 34.371

RÉCITS MISSIONNAIRES ILLUSTRÉS

Nos 1, 3, 6, 7, 10, 12, 14, 17. Epuisés.

2. **Consciences malgaches** (2e édition), par G. MONDAIN, 2 fr. 50 ; franco..... 3 »
4. **Rôle religieux de la Femme malgache** (2e édition), par G. MONDAIN, 2 fr. ; franco 2 50
5. **Everitt Lechesa** (2e édition), 1 fr. ; franco 1 30
8. **Eben' Avo**, l'apôtre Pahouin (3e édition), par S. GALLEY, 2 fr. ; franco..... 2 50
9. **David Livingstone** (4e édition), par Alf. CASALIS, 2 fr. ; franco..... 2 50
11. **Silhouettes zambéziennes** (3e édition), par Mme V. ELLENBERGER, 2 fr. ; franco 2 50
13. **François Coillard** (2e édition), par H. DIETERLEN, 3 fr. 50 ; franco..... 4 »
15. **Ames primitives**, par Th. BURNIER, 2 fr. 50 ; franco..... 3 »
16. **Portraits et Souvenirs du Lessouto**, par H. DIETERLEN, 1 fr. 50 ; franco..... 2 »
18. **La Bible à Madagascar** (2e édition), par Elisée ESCANDE, 2 fr. ; franco.... 2 50
19. **Sauvons les Païens du Gabon**, par Charles CADIER, 3 fr. ; franco..... 3 50
20. **La Mission du Cameroun**, par E. ALLÉGRET, 2 fr. ; franco..... 2 50
21. **Des monts du Lessouto aux plaines du Zambèze**, par Daniel COUVE, 5 fr. ; franco..... 5 75
22. **Pourquoi les Noirs ne tuent plus certains enfants**, par H. DIETERLEN, 1 fr. ; franco..... 1 30
23. **Lumières dans la nuit**, simples récits, par P. GALLAND, missionnaire au Cameroun, 2 fr. 50 ; franco..... 3 »

En vente :

A LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago, 102

PARIS (14e)